

XYZ. La revue de la nouvelle

Les amoureux du sel

Dominique Rioux



Number 64, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4110ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, D. (2000). Les amoureux du sel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 26–27.

Les amoureux du sel

Dominique Rioux

La mer inspire, s'essouffle, s'écrase et survit. Manège inassouvi que sa main remonte inlassablement depuis l'éternité jusqu'à la fin des temps. Sa langue d'acier lèche les étoiles voraces et les huîtres hermétiques. Son ventre de verre grouille de poissons argent et de crabes vermeils. Son hymen translucide gronde la colère de Jupiter et son sein d'écume porte Vénus en son coquillage. Et au creux de son estomac, j'enfouis ma lourde tête. Lourde. Lourde. Lourde. Je l'enlace, elle m'étrangle. La goûte, elle me noie. L'embrasse, elle me dévore. Je me balance en elle comme on berce un enfant. Je suffoque sous sa nacelle comme on aime son amant. Je fais jouer ma voix de crécelle comme on pousse un hurlement.

Ses algues noires nouent mes cheveux de poupée. Ses écailles s'enfoncent dans la chair de mes cuisses. Ses coquilles nacrées taquinent mes seins. Et sa voix. Sa voix éclaircit ma gorge. Sa voix que je chante, que j'expose, que j'entrepone, qui explose au creux de mon larynx fleuri de corail et d'anémones gluantes. Et lorsque je la libère et lui laisse goûter le sel de l'eau, je la rattrape dans ma bouche et la garde prisonnière. Dents serrées. Ce que tu m'as donné, ne viens pas le reprendre. C'est à moi. À moi, moi. Rien qu'à moi. Ta voix résonne sur les parois molles de mes joues et cet écho assourdi coule les navires, brise les falaises et damne les marins. Cela suffit, dis-tu. Tu en as assez. Ton ventre en a assez. Assez de ces débris inutiles, assez de mon corps étranger. Orageuse, tu tourbillonnes. Ouragan qui me propulse loin de mon liquide amniotique. Loin sur la grève dure de galets qui soupirent ce rejet. Ils se détournent de moi avec un regard nostalgique vers la mer, la mère qui déjà se retire de ma carcasse mi-poisson, mi-humain. Pardieu ! Tu m'abandonnes, démons ! Très bien, mais ne viens pas me réclamer demain ! Car j'ai gardé ce que tu as de plus cher, ma chérie ! Ta voix. Ta voix de cent ans. Ta voix de parfaite sérénité et d'âme esseulée. Ta voix de grand-mère et d'enfant rieur. Ta voix de

soie déchirée et de papier brûlé. Ta voix de noyé et de vie offerte. Ta voix pourpre. Ta voix d'or. Ta voix verte. Ta voix d'azur fondu. Ta voix d'arc-en-ciel-et-bien-plus. Ta voix à l'odeur d'algues séchées. À l'arôme de poissons frais ou salés. Au goût d'eau bleue et d'iceberg mauve. Ta voix maintenant mienne. Ma voix, ma vie. À moi. À moi. Je te l'ai volée, ne viens pas la quémander.



Et voici les commentaires de Bruno Roy au sujet de cette nouvelle :

Ce texte me rappelle un extrait de *L'amant*, de Marguerite Duras : « Ce jour-là dans cette chambre les larmes consolent du passé et de l'avenir aussi. Je lui dis que de ma mère une fois je me séparerai, que même pour ma mère une fois je n'aurai plus d'amour. » Une voix intime se saisit dans un ensemble plus large, pourrait-on dire. « Ta voix maintenant mienne. Ma voix, ma vie. À moi. À moi. Je te l'ai volée, ne viens pas la quémander. » La fille et la mère. La mer et l'eau.

L'amère rupture des os. Donner naissance à une voix. Pour inventer l'identité. Voix nécessaire et personnelle, voix nécessaire et maternelle.

Ce texte, d'une étonnante maturité, fait appel à des images lucides : « Je fais jouer ma voix de crécelle comme on pousse un hurlement. » Naître à sa propre voix exige la volonté d'être soi-même. Cela se fait autant dans le lien entretenu que dans la rupture subite. Mouvement de vie.

C'est le mérite de l'auteure de faire entendre sa voix dans l'exercice plein et entier de sa pensée. Des voix surgissent de la littérature.

N'allons pas trop loin, il y en a une, ici, qui mérite d'être écoutée. Une voix qui s'affirme dans la continuité du verbe, dans l'originalité du mot, dans la justesse du propos, dans l'universalité de l'expérience.

La lucidité n'attend pas le nombre des années.

Bruno Roy, 12 juin 2000